

## L'artiste Louise Groux nous écrit

J'aurais aimé recevoir le prix Rosa-Bonheur. Non pas seulement pour lui-même, mais pour quelque chose qui se situe au-delà, pour l'écho particulier qui fait résonner en moi ce nom : Rosa Bonheur.

Je n'ai pas étudié la peinture au sein d'une école, mais j'ai suivi une année de prépa d'art dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à l'EAP PrépaScine-InfoScine. Quel nom... pour une institution dont je garde un souvenir plus que mitigé. Cependant, j'éprouvais alors une espèce de fierté en songeant que cette même école avait été fondée en 1803 par Raymond Bonheur, avant d'être reprise, à la mort de celui-ci, en 1849, par sa propre fille, Rosa.

Pourquoi ai-je tant peint les animaux ? Il me faut remonter loin la pendule pour le découvrir. Enfant, parce que je m'ennuyais beaucoup, je m'inventais des histoires qui frisaient la mythomanie. Je m'ennuyais, mais papa avait des crayons, et maman, du papier : je dessinais un peu tout et rien ; je voulais rêver ; et je forçais le trait afin que le rêve surgisse du dessin.

Pour donner le change à l'enfant, j'aimais particulièrement me promener chez grand-père et grand-mère. Lorsque grand-père me voyait le nez dans les crayons et la mine boudeuse, il m'emmenait dans son bureau, ouvrait des tas de livres et souriait en me montrant de grands dessins aux petits traits de crayon noir – des gravures, précisait-il –, des sculptures de chiens, de chevaux, puis d'autres grands dessins tout pleins de couleurs ceux-là, où je contempiais, émerveillée, des bœufs blancs magnifiques, puissants et lourds... L'impératrice Eugénie avait elle-même décoré le peintre, en 1865 : « Ah ça, bon sang !

L'impératrice ! C'est quelque chose ! », disait-il, et il évoquait cette artiste fameuse qui s'habillait en garçon pour qu'on lui fiche la paix quand elle allait visiter les abbayes afin d'étudier la physiognomie des bêtes, son frère Isidore, aussi – « un numéro, celui-là ! » –, sans oublier Buffalo Bill, qui lui avait offert un cheval... « Comme toi, ma petite fille, c'était une artiste », affirmait-il.

Et j'y croyais. J'y croyais à telle enseigne qu'avec tout le sérieux du monde à l'époque, et au moyen de petites craies de couleurs sèches, je m'attachais, les mains barbouillées autant que les joues, à faire surgir sur le papier des cerfs dansants, des bœufs multicolores et d'autres figures issues de ce bestiaire immariablement abouché à mes rêves.

Puis il advint que je demande à mon père comment dessiner un cheval. J'entrai dans son bureau, où se trouvait un fascinant moulage en plâtre de cet animal : le détail des veinales sur la panne, les naseaux dilatés à l'extrême... Je m'attendais à ce que ce cheval bondisse sur le parquet d'une seconde à l'autre et je demeurai là, absorbée. Papa prit une feuille transparente, esquissa un quadrillage pour que j'apprenne à saisir les proportions, et me demanda de voir au-delà. Je m'exerçai seule, embarrassée, gauche, mais je rêvais. Un jour, le cheval a disparu – avec papa.

Des années plus tard, à Versailles, je croise dans une boutique une ébauche de sculpture d'Isidore Bonheur. Mon nez se colle à la vitre. C'est authentique, juste, incarné. Trop cher pour moi, bien sûr ; mais cela m'oblige à mémoriser



l'ébauche sous toutes ses coutures. Au moment de la reproduire, j'y ajouterai ce qui me fait rêver – cet au-delà que j'évoquais, en quelque sorte. Puis j'ai grandi. Les petites craies colorées sont devenues pinceaux ; ma chambre, un atelier. Le quadrillage a depuis longtemps pris place dans ma tête, et les tableaux de toutes tailles se sont multipliés au gré de l'inspiration et des commandes.

Ce soir, l'odeur de l'essence de térébenthine s'estompée, les souvenirs s'installent à mesure que croît le silence, et me voilà, seule, devant des lions, des tigres, des jaguars, des taureaux... Et je revois, grand-père, alors que tu nous as récemment quittés, l'expression unique qui s'était dégagée de ton œil bleu-gris perçant lorsqu'un jour tu étais venu, avec grand-mère, visiter l'une de mes expositions. Tu m'avais prise par l'épaule et m'avais dit : « Ah ça, bon sang ! Ma p'tite fille, c'est quelque chose ! » Ce jour-là, j'avais remporté bien plus que le prix de notre géniale Rosa, que tu vénérâs. J'avais remporté quelque chose que je situe au-delà : ta fierté.